

Régine Detambel

L'ORCHESTRE

Première édition : Julliard, 1990.

© Régine Detambel

La fosse commune... évidemment...

Nathalie Sarraute

Sur les chaises s'amoncellent châles et petites laines, gilets de demi-saison qui garderont, en forme d'épaulette, la marque du dossier. De loin, la scène pourrait figurer une plage avec des serviettes étalées, des peignoirs abandonnés à la clenche d'une cabine.

Le vestiaire, depuis longtemps infesté de cafards, est inutilisable. Au tout début, il y a neuf ans, nous disposions de patères discrètement alignées devant la porte des toilettes. Le vestiaire renouvelait sa garde-robe chaque trimestre. L'hiver, les cols de fourrure cachaient les noms gravés sur une plaque de cuivre. L'été, le vestiaire devenait cachectique, montrait son ossature, omoplates d'air sur un long muscle de hêtre.

Les habits prennent les mille et une poses des musiciens. Thibaud accrochait son pardessus à la martingale et l'étoffe se cassait à la taille. C'est ainsi qu'il se tient quand il s'assied, coudes aux genoux.

Aujourd'hui, nous répétons pour la première fois la «Titan» de Mahler. Il a plu très fort. Les caniveaux embourbés mangent le tiers des routes et il ne sert à rien de tenir le haut du pavé. La salle est maculée de traces de boue. Voilà le tapis que nous déroulons au pas du nouveau chef d'orchestre.

Il est blond, d'une blondeur naturelle, à moins que ce ne soit une blancheur. On est toujours distrait par la chevelure des chefs. Le débraillé de leur coiffure, parfois une simple mèche, savamment ébouriffée, dessine le faîte du personnage.

Ylan Grimmer se présente. Nous l'intimidons sans doute, nous ou le désordre savant des boîtes à instruments. C'est peut-être moi l'intimidée. Je ne sais pas. Je crains que nos partitions, ouvertes comme des livres d'école à la page du jour, lui déplaisent. Je ne le connaissais pas.

Je n'étais pas invitée, hier soir, à la garden-party organisée par les milieux politiques et musicaux de la ville. Elle rendait hommage à l'ancien chef. Ainsi passait-on officiellement la baguette à Grimmer.

Thibaud m'a brièvement raconté la soirée. Grimmer baisa des mains, refusa des verres. Il entama des conversations difficiles à soutenir avec des hommes imbus de leur dialectique. Après trois tentatives, il dut les laisser à leur épaisse philosophie.

Grimmer chercha des musiciens, perdus comme lui, dans cette assemblée en sueur. On servait des boissons fortes. Il s'ennuyait. Un exécrable fond musical, synthétiseur et boîte à rythme, lui faisait tourner la tête. Il se promena avec Thibaud dans les allées du parc.

Thibaud lui conseilla de ne pas se laisser prendre à la langue de bois. Le budget consacré à l'orchestre s'amenuisait d'année en année. Bientôt il n'y aurait plus rien. La délation ne concerne pas Thibaud. Il se garda de dévoiler les chemins détournés où passe l'argent. Il sous-entendait simplement que l'orchestre serait difficile à remettre à flot, que sa faiblesse résidait dans le manque de fonds, que c'était de notoriété publique.

De la garden-party, Thibaud ne me rapporta pas plus et je pus à loisir me figurer le chef comme un homme que l'adversité n'effraie pas. Thibaud ajouta tout de même qu'il fumait des ninas et souffrait d'un tic nerveux qui lui faisait cligner les yeux quand il parlait trop fiévreusement.

L'ancien chef est mort le mois dernier. Un chef adulé qui aurait pu prétendre à un poste plus rémunérateur que celui offert par la mairie de M. pour la direction de l'orchestre municipal. Il recevait régulièrement des propositions émanant d'orchestres allemands ou hollandais. Avec la même patience entêtée, il les refusait, prétextant l'amour porté à sa ville. Qu'il fût attaché aux vieilles pierres, je n'en disconviens pas, mais ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était, en vieux maître de Conservatoire, la fraîcheur des élèves, les joies qu'ils promettaient s'il savait les suivre.

Il n'est pas difficile d'imaginer une salle de classe peuplée de grands écoliers cachés derrière des pupitres. Des partitions feuilletées s'échappent l'odeur des cahiers neufs.

Cyrielle Jourdain allait sur ses soixante-dix ans. Il avait vu défiler des ratés, des indifférents, des illuminés, des vedettes. Il savait qui était bon ou le deviendrait, qui resterait mauvais.

Il avait pour nous le plus grand respect. Nous avions nous-mêmes fait maintes fois preuve de docilité, voire de soumission. Il n'avait rien de spectaculaire, pourtant, ce petit homme pointilleux, capable de nous faire retravailler, lorsqu'il n'en était pas satisfait, des passages entiers. Dix fois s'il le fallait, sans un grognement de lassitude.

À la fin des répétitions, il se réservait cinq minutes pour une petite histoire. Elle concernait toujours ses débuts en Italie ou les tournants successifs que prit sa carrière (études au séminaire, école d'art dramatique, enfin chant et direction d'orchestre). Le bruit courait qu'il avait été résistant. On lui sait au genou gauche la cicatrice serpentine d'un éclat d'obus.

Les critiques vont se régaler des miettes de l'orchestre du vieux Jourdain. Grimmer, que tous désormais appellent «le nouveau chef», sera-t-il capable de lui insuffler une nouvelle vie ?

La ville souhaite un meneur d'homme, pas un bourgeois comme Jourdain, tranquille conquérant du public depuis trente ans, avec la seule ambition de le voir revenir avec des enfants et des petits-enfants.

Par modestie, Jourdain se cachait derrière nous.

À vingt-deux ans, après huit années de Conservatoire, je me présentai au concours de recrutement organisé par la ville et M. Cyrielle Jourdain présida à mon audition. Mon archet tremblait, mon menton. J'attendais une terrible sentence. Elle vint : «Vous serez un jour premier violon.» Il n'avait pas trouvé en moi ce que je pensais cultiver. Je ne possédais pas le profil d'une soliste. J'avais souvent entrevu une carrière de cigale, variant les villes et les orchestres. Ce qu'il retint de moi était bien différent : «Vous saurez mener des musiciens. Les cordes, c'est l'orchestre dans l'orchestre. Vous en ferez la conquête.»

Je suis premier violon depuis trois ans. Une femme premier violon, cela nourrit bien des rancœurs. Faire taire les jaloux, étouffer le mépris des odieux, me paraît encore, certains jours, insurmontable.

Les arrivistes se devinent à leurs airs brava-chés. Grimmer, lui, baisse les yeux, et, du bout des doigts, patine sa baguette. Il connaît par coeur la partition qu'il examine. Elle lui donne une contenance. Il n'a pas quarante-cinq ans.

J'ai répété hier soir le premier mouvement de la «Titan». Le compte-minutes en forme de tomate a fait vibrer trois fois la table de la cuisine avant que j'abandonne le violon pour me coucher.

Thibaud étreint son violoncelle. Les autres ont la mine curieuse ou peut-être ennuyée. Le vieux Jourdain avait ses méthodes. Nous avons pris l'habitude de ses manies. Et voilà que tout recommence, qu'un chef prend possession de nous. Ne

plus voir, ne plus entendre que par lui. D'autres mains à guetter.

Jourdain ne portait jamais son alliance. Il craignait qu'un mauvais reflet ne nous éblouisse, ne nous fasse momentanément perdre le rythme. Sa main droite battait avec précision, mais la gauche, dispensatrice de nuances qu'il ne maîtrisait pas, les voulant toujours plus nombreuses, nous en demandait tant que nous décrochions. Les concerts, ces dernières années, étaient bourrés de fioritures. Cela ne dérangeait personne, sinon les critiques. Ils éreintaient Jourdain depuis le début de sa carrière. Ils léguaient en mourant à leurs successeurs leur haine et leur mépris pour Jourdain.

La première répétition sera filmée par la télévision régionale. On attend les caméras. Mes compagnons bâillent. Je repense aux bons mots de Jourdain. Nous étions une famille que le deuil toucha irrégulièrement. On le pleurait avec sincérité ou l'on se lamentait sur ses propres lendemains. On oublie qu'il a souvent manqué d'initiative.

Jourdain nous soignait. Les symphonies de Beethoven, quelques concertos avec des solistes de la région. Rien d'impossible. Que reprocher à un salaire médiocre s'il est garant de tranquillité ?

Depuis sa mort, tous ses vieux amis nous ont tourné le dos. Nous savions que son cœur n'était pas solide. Parfois, en répétition, sa main droite battait le rythme sans varier d'un iota, la gauche se pressait sur ses côtes. Je crois qu'à ces moments-là l'orchestre, tout doucement, mourait avec lui.

II

Les costumes trois-pièces sont rares, les robes longues passées de mode. Jourdain tenait aux répétitions dans des vêtements d'apparat. Le spectacle que nous offrons aujourd'hui à Grimmer est d'un autre genre. Il y a des polos de tennis, des chemises de Madras, des jupes en cuir, des jeans. Impeccable, Grimmer arpente la salle. Les caméras sont installées. Il les évite de son mieux.

Du temps de Jourdain, aucune télévision ne s'inquiéta de notre existence. L'argent, pourtant, ne manquait pas. La mairie ne l'engloutissait pas dans le ramassage des ordures, la construction de parkings souterrains et autres transactions plus secrètes.

Grimmer nous fait face.

– La partition, je le répéterai, est la source d'un rayonnement que vous devez faire vibrer. Votre rôle est de le transmettre... pas d'arabesques, d'orgueil visible sous l'effort... Que tout cela se détache simplement de vos instruments et vous serez en droit d'espérer l'admiration.

Mes violons sont effarés. Que va-t-on leur demander là ? C'est un discours qu'aucun chef n'a tenu devant nous. Le discours que j'attendais. Thibaud me fait des clins d'oeil. Il lève le pouce. Il est emballé.

Grimmer poursuit et ses propos neufs endorment la moitié de l'orchestre. Qu'on leur dose voilà le programme, voilà ce qu'il faut faire et ils marcheront tous comme un seul homme. Ces musiciens-

là ne sont véritablement que des exécutants, des manuels qu'aucun désir de bien faire n'obsède.

Personne ne se déclare, n'applaudit. Nous ne sommes tout de même pas seuls, Thibaud et moi, à faire preuve d'honnêteté. J'en connais que ce discours pourrait transporter. Quelque chose les a affadis.

Grimmer va s'enterrer. Qu'espère-t-il d'ouvriers plus portés sur les horaires et le syndicalisme que sur la poésie ou l'harmonie ? Aucune flamme dans leurs rangs, instruments bercés sur les genoux.

Grimmer dilapide le trésor d'enthousiasme qu'il voudrait partager entre chacun de nous. Mais cette sorte de richesse ici n'a pas cours. Qu'il parle d'argent et d'augmentation, alors son auditoire lui sera fidèle.

Thibaud demande si le choix d'une symphonie de Mahler ne va pas provoquer l'étonnement. La timidité s'inscrit à la racine de ses cheveux. Il a toujours peur de gaffer.

Jourdain ne faisait pas jouer Mahler. Il lui fallait du ressassé. En somme, Grimmer dérange et c'est bien ce qui ravit Thibaud. Enfin, secouer le public. Enfin, affranchir les musiciens de leur platitude. Faire triompher l'orchestre, son visage à ocelles, ses bras tentaculaires. Sa personne multiple. Thibaud fait écho à Grimmer qui réveille en lui une anthologie de la passion.

Grimmer ne se sert pas des arguments d'autorité. Il les bafoue. Sachons que nous sommes là pour quelque chose d'important. Imaginons les satisfactions que nous pourrions en tirer. Vivons autre chose qu'une existence de papier à musique.

Je ne sais pourquoi mon regard jeté sur l'orchestre est si malveillant. Peut-être parce que Grimmer aime déjà l'orchestre, qu'il ne voit pas ses coups d'épée dans l'eau.

Il m'éclaire. Il me fait regretter le temps perdu. Nous étions pleins de fougue au Conservatoire.

Puis Jourdain ne s'est occupé que de nos doigts. Nous étions des travailleurs de force. Sa main qui battait la mesure faisait office de rail et nous coulissions avec nos oeillères dans une vie que nous nous étions mis à aimer.

Spontanément, je crois Grimmer. Ce qu'il m'offre aujourd'hui, je veux l'entendre jusqu'au bout, aller jusqu'au fond de cette brûlante prise de conscience. Dire que j'ai eu neuf ans de malaise après l'émotion du Conservatoire. Neuf ans d'extinction. J'ai cru que mon rêve éclaté de soliste se vengeait ainsi.

Grimmer nous voit de loin. Il ne nous ne connaît pas. Thibaud lui a fait signe pour lui rappeler la garden-party mais Grimmer n'a pas besoin d'être mis en confiance. Il est déjà en communion avec l'au-delà de l'orchestre.

Emmanuelle, ma voisine de gauche, dénigre les vêtements de Grimmer. Elle se demande s'il est marié. Elle remarque que ses chaussures ne crissent pas comme celles de Jourdain, que son pas est souple. Claude, un hautbois, pense à sa planche à voile. Il le dit à Christophe. La conversation s'engage à voix basse. J'ironise. Ma probité retrouvée me porte sans doute à l'exagération.

Grimmer ne demande pas notre attention, ne la relève pas par de petites phrases percutantes, ne s'en assure pas en hochant la tête. Il parle de Mahler, de sa première symphonie. Il ne vient pas nous ennuyer avec des biographies contradictoires, les scandales, les refus, les jurys omnipotents d'il y a presque un siècle. Il propose à notre imagination des forêts médiévales, des clairières et des pâtres et des loups. Je ne suis jamais allée aussi loin, sinon dans l'enfance. Le chef tout en noir, visage tranché sur les épaules, n'a jamais suscité en moi d'autres craintes que celles, enfantines, de vieillards impatients.

Jourdain n'était pas un homme mais un maître. Je m'en voulais souvent de transgresser ses règles, de me laisser aller à une inspiration que je pensais compatible avec l'orchestre. Jourdain, gentiment, me rappelait à l'ordre. «Pas d'originalité mal placée.» C'était son mot, la phrase qu'il affectionnait. Peut-être n'ai-je jamais eu de courage. Je n'ai pas protesté quand, progressivement, il m'a interdit tout élan.

Jourdain arrêta la musique à la posologie de la partition.

– Respectez la substance humble et modeste de l'oeuvre. Puis variez les points de vue. Tentez d'exécuter le morceau en en voyant les perspectives immenses et infinies.

Voilà ce que dit Grimmer. Thibaud et moi échangeons des regards de plus en plus longs, oubliant la déférence que notre admiration devrait décupler.

Les caméras viennent nous lorgner, grossissent nos doigts jusqu'à l'écoeurement quand nous attaquons la première mesure, mystérieuse et presque immobile. Grimmer met en valeur chaque timbre, chaque note. Il débrouille l'écheveau de nos interprétations. Jourdain, complaisamment, nous fondait dans le même creuset.

Je m'attarde sur les mains de Grimmer, en distingue les lignes. Il bat doucement, les ongles blancs et courts réunis sur le manche de la baguette. Sa main gauche, à elle seule, rassemble ce qu'elle a dit de l'oeuvre. Un théâtre miniature avec cinq acteurs immobiles et gracieux. Tout ce que dit cette main, je ne le comprends pas. Je n'en saisis que des bribes, mais elle m'aide. Elle décrit des ellipses que je voudrais graver.

Quelques passages à retravailler, puis Grimmer nous laisse souffler. Les caméras en ont assez vu. Les micros sont rangés. Des téléspectateurs indifférents verront ce soir ou demain le nouveau chef

d'orchestre. On ne me reconnaîtra pas et je doute qu'on m'entende.

À la sortie de Grimmer, nous nous levons tous. Un geste que je lui dédie sincèrement. En quelques mots, il nous a remerciés. Thibaud me rejoint. Les autres, déjà, s'habillent et filent. Pas moins de précipitation que d'ordinaire. Des moteurs de voiture tournent. Nous restons seuls.

– C'est ça, la réalité. Tout ce que faisait Jourdain était factice. Grimmer est plus complexe mais tellement plus naturel. J'ai joué comme jamais. J'avais envie d'y arriver.

III

C'est son premier concert à M. tt Grimmer veut faire connaissance avec le public. Nous sillonnons le hall d'entrée. Il est curieux de tout. Il voit tout. Comment les gens s'habillent. S'ils s'impatientent. Nous parlons longuement de l'orchestre. Bien sûr, il sait que ça ne va pas. Il ne se sent pas obéi. Il est inquiet. Et puis, les gens ici sont tellement fermés, tellement conservateurs. Il ne sera jamais rien d'autre, à moins d'un miracle, que le successeur de Jourdain. Le nouveau. Le remplaçant. Et on lui demandera des comptes.

Je porte mon éternelle robe noire lamée avec un châle rouge. Mon violon se lustre le long de ma cuisse. Il attire des regards que je n'ose plus croiser que dans l'indifférence. Grimmer se force à me sourire et cela lui donne un air suffisant.

Depuis hier, à cause du trac, je me nourris de lait, de petits beurres et de biscuits aux raisins. J'ai pris aussi, toutes les trois heures, des granules homéopathiques. Il a longtemps que je n'ai pas eu un trac aussi violent.

On me dévisage. On sait que je fais partie des meubles. Neuf ans que je décore la salle de concert. Grimmer est en queue-de-pie et chemise de soie. J'ai l'impression de détonner avec ma robe trop portée.

Les gens, occupés à s'attendre, se reconnaître ou s'embrasser, migrent d'un seul mouvement vers l'escalier. Point de repère dans ce flux : la dame du vestiaire.

Je conduis Grimmer dans le dédale de portes et de couloirs jusqu'aux musiciens. Ils sont encore à se préparer. Les femmes mettent la dernière main à leur maquillage. L'habituel excès de fête avec paillettes au-dessus des sourcils et mascara vert. Les flûtistes se maquillent aussi. On suppose que la nuit ils se travestissent. Grimmer ose de petites remarques amicales et les réponses se font attendre.

Ce devrait être une soirée mémorable. Jean-Michel, le meilleur trompettiste, a troqué ses sandales contre des mocassins vernis qui lui cloquent les talons. Flashes, critiques sont de la partie avec fastes et déploiement de service d'ordre. Aux coins de la salle, des képis. La loge du député maire s'est remplie.

Les premiers grincements. Les accords. Les instruments sont froids. Les chaises aussi. Tout est froid et anguleux. Les répétitions n'adoucissent plus la salle. Tout tombe en ruine. À mes chevilles, je sens des vents coulis. Le parquet est foraminé par les vers. Au public, on cache le délabrement. Tout ce qui doit tomber sous ses yeux est vernis, poli, repeint. Nous savons ce que ça cache.

Grimmer salue. Rien de commun entre son visage de tout à l'heure, dans le hall, et cette composition floue de condescendance et d'espoir. Il en est presque charmeur. Son nom, dehors, sur les affiches, ne l'a guère impressionné. Les applaudissements qui reconnaissent sa prestance ne lui montent pas à la tête. L'orchestre n'a plus rien à défendre. Le public vient bien pour Grimmer.

Au premier rang, les critiques et les inévitables supporters du vieux Jourdain sont venus s'assurer qu'il est irremplaçable.

Tout fonctionne comme une horlogerie parfaitement réglée. Les premières mesures sont bien lentes, traînantes. Fanfares de clarinettes. Appel de coucou en intervalle de quarte.

Puis les mains de Grimmer animent peu à peu le tempo. C'est au tour des violoncelles. Thibaud doit jubiler sur cette mélodie caressante que Grimmer travaille des doigts et de la paume, en sculpteur.

Tout devient immobile et sombre. Brusques, deux éclats de trompette étincellent.

Grimmer ne tolérera pas le moindre raté. Il faut retenir l'auditoire, amadouer ces barbares avec de vrais bijoux. Pas des breloques à la Jourdain.

Au deuxième mouvement, il n'a même pas chaud. Nulle goutte de sueur ne fait briller son front. Il la retient. Son vêtement suit, silencieux, ses mouvements. Subjuguer par la valse lente celles qui se pavanent, ceux qui d'ordinaire s'ennuient et, au-delà des spectateurs, risquer de séduire l'orchestre tout entier.

Il va briser sa baguette. Il s'y cramponne. D'autre fois, j'ai peur qu'elle lui échappe. C'est l'axe d'un monde, une canne de pasteur, un bâton de pèlerin. Personne ne rechigne. Au dernier mouvement, solennel comme une marche funèbre, l'ombre de ce sceptre se roule dans les tentures.

Nous, musiciens modestes, visages falots, nous accomplissons la traversée comme des maîtres.

Le public s'est levé pour nous applaudir. Il nous a bissés. La vague de sa chaleur avait délié mes doigts. J'aurais joué encore des heures. Nous devons avoir le visage de ces enfants qui échappent miraculeusement à la correction attendue. Cette joie. J'étais debout. J'aurais pu tomber comme une morte, foudroyée. Le triomphe se propage avec la fougue d'une tornade. Il vous prend à bras-le-corps. Il vous ferme les yeux avec une étoffe étoilée de colin-maillard. On n'y voit plus rien. Quand, lentement, les yeux papillotent et se rouvrent, les fauteuils sont vides. On entend, dehors, le brouhaha des commentaires passionnés.

Une cure de jouvence. Le renouveau de l'orchestre. Les critiques se rabattent sur des titres à sensation. On fait un banquet et le dîner dure six heures. Thibaud est tellement heureux. Je suis assise à la droite de Grimmer. Quand le champagne nous monte à la tête, le bonheur déjà s'évanouit. Nous pensons aux réparations qui seront effectuées dans la salle de concert. Le bâtiment, trop vétuste, pose un évident problème de sécurité. La jeune municipalité, élue le mois dernier, a décidé d'intervenir. Les murs seront renfloués, l'intérieur rénové. Quant au territoire des musiciens, il semble que personne ne s'en soucie. Manque d'argent et nouvelle politique qui ne s'encombre pas des urgences culturelles. Notre propre rire nous prend à la gorge.

On dit que les pierres et le bois conservent les odeurs humaines. Ces effluves ne nous échappent pas. Grimmer et Thibaud assistent aux travaux. Je les accompagne. La poussière de l'écroulement essaime le remugle de générations de spectateurs. Nous sentons l'argent des places tripoté par la caissière, les billets froissés du carnet à souche, et le métal des cordes, la main de l'homme qui les a pincées ou frottées, bouffi de sommeil, de nourriture salée. Nous sentons les bouteilles abandonnées après l'entracte, les lunettes, les jumelles, tout ce verre dirigé vers nous. Nous sentons les joues empourprées des trompettistes, les partitions du compositeur, la cire de ses bougies, son haleine, lui-même qui suce le bout de sa plume, tache ses doigts avec des notes tracées et pas encore sèches. Dans les pierres éclatées, dans les fragments fossiles, dans l'eau des canalisations crevées, ces odeurs, vives comme des chatouillis, nous emportent jusqu'à l'éternuement. Je m'en repais.

Nous surveillons le chantier. Grimmer discute avec les architectes mais on ne se préoccupe guère de ses exigences. Le vestiaire qui nous reviendra est ridiculement étroit. Il n'y aura pas de salle de réu-

nion. Par contre, les décorateurs n'oublieront pas de surcharger les plafonds de bois rond ligaturé, d'aveugler les murs avec du velours criard. Du tape-à-l'oeil. Les moulures disperseront les sons, les lustres, trop bas, gêneront leur propagation. C'est ce que pense Thibaud. Grimmer tâche de le tempérer. L'acoustique forcément primera. C'est seulement le mélange des genres qui l'horripile. Je ne sais pas s'il croit ses propres paroles. Je les reçois comme celles d'un homme qui cherche à se persuader.

Les musiciens ont besoin d'un bouc émissaire. C'est tout juste s'ils n'accusent pas Grimmer de la vanité des réparations. Le premier concert est vite oublié. Reviennent sur le tapis les questions d'argent, de conditions de travail. Parce qu'il est près de nous, parce qu'il souffre, Grimmer est piétiné. On lui reproche même les négligences de Jourdain. D'un vieillard, on n'exige rien. Et Grimmer a l'inconscience de relever tous les défis.

IV

Grimmer sait attendre des heures dans les parloirs, accoster les adjoints à même le parking de l'hôtel de ville. «L'orchestre, je m'en charge.» Il a compris qu'il devait jouer l'intermédiaire. Question d'amour-propre. Mais ces qualités, celles que l'orchestre lui mendie, il ne les a peut-être pas. On veut tout à la fois un juriste, un législateur, un syndicaliste, un chef d'entreprise, un assureur, un porteur de cahiers de doléances épais comme ça.

La mairie l'ignore. On promet d'illusoirs rendez-vous, des entretiens hasardeux à ce père de famille qui réclame du pain. Ses douze violons, ses huit altos, ses quatre cors, tous quémangent sans arrêt. Et la liste est longue de leurs mécontentements : locaux trop exigus, ramassage et cantine inexistants. Depuis peu, menaces de licenciement pour les derniers arrivés. Les cors, notamment.

Après les répétitions (il y en a de moins en moins, cela coûte cher), il nous résume les promesses qui lui ont été faites. Parfois l'orchestre écrit une lettre à envoyer en recommandé. Parfois on signe une pétition. Mais les lettres, curieusement, n'arrivent pas. Les pourparlers avec le maire ne donnent rien que de très vague. Les portes se débent. La malice des horaires renvoie Grimmer d'un bureau à l'autre. Quant aux secrétaires, elles ne sont jamais au courant.

Je mange souvent avec Grimmer. Au restaurant, sur le papier des nappes, il redessine l'orchestre. Du bout des doigts, il repense sa géographie.

Nous nous tutoyons depuis le concert.

– Les flûtistes me sourient. Eux ne sont pas indicatifs. Tu as remarqué ?

Il se demande ce que pensent les autres, raides comme des lutrins, malmenés par l'essor qu'impose la baguette. Les regards surpris sont tous douloureux. Peut-être savent-ils que l'orchestre est depuis longtemps promis à la débâcle.

– Je n'en vois plus que les difformités.

Son oeil s'exerce, sans qu'il puisse lui opposer un quelconque veto, à débusquer les vices : cuivres ternes, gueules de bois, scènes de ménage, liaisons salées ou malheureuses. Prémices de mutinerie. Grimmer, consciencieux, gère cette apocalypse.

Parfois un allegro le transporte. Il fond, il pardonne la médiocrité qui l'a précédé.

Puis il s'étonne. Il se rend compte qu'ils ont peur, qu'ils n'osent pas prendre de libertés. Ils sont si vides que leur musique se disperse, pollen cacophonique, bourgeon dissonant. Ils sont des moules bourrés de manies. La discontinuité de leur obéissance se conçoit comme une faiblesse.

Grimmer connaît leurs noms, leurs prénoms, leurs âges approximatifs, leurs vies par fragments. Il aurait pu consolider quelques amitiés en dehors de celle de Thibaud et de la mienne. Il pourrait nouer un nombre pair d'amours si on ne lui serinait des boniments, des théories abracadabrantes. Il est le point de mire de toutes les bavardes.

Dans l'orchestre (mais je suppose que notre cas n'est pas unique), la folie se rencontre, l'agressivité se côtoie. Les métiers de musique mettent au jour des caractères étranges, affermissent les perversions, décuplent les émotions.

Quand l'orchestre se dissipe, Thibaud, par représailles, tend jusqu'au seuil de rupture une corde de son violoncelle. Soudain ça sonne comme une règle d'écolier entre deux rangées de pupitres.

Même insolence naïve dans ce rappel à l'ordre. Et le manège se perpétue.

Thibaud a les mains moites. Ses ongles sont rongés au sang. Il lui arrive souvent de ne pas jouer, de faire semblant pour ne pas endosser la honte d'une prestation qu'il sait ridicule. Parfois il se fait porter malade. Un trop-plein de cognac le cloue à une table de bar. Grimmer l'absout. Les pitoyables tentatives de Thibaud pour alarmer l'orchestre ne font, dans leur exubérance, qu'ajouter à son effondrement. À présent, il perd ses partitions. Bougon, il dénigre les photocopies exécutées en hâte, gâche un après-midi à repasser au feutre sur la pâleur des notes. Jamais Grimmer ne l'expulsera. Il endure patiemment les facéties d'un désespéré. Pour les autres, Thibaud n'a aucune ambition apparente, sinon réussir à mettre son violoncelle hors d'usage. L'orchestre ne paie pas assez pour en changer. Les cordes se détendent. Thibaud a bricolé des clés avec du chatterton, du fil de fer, du joint caoutchouc. Il soutient que cela ne nuit en rien à la sonorité, qu'il pourrait même l'améliorer encore en glissant d'ingénieuses barrettes dans la caisse de résonance.

– Qu'est-ce que tu veux que ça me foute ? Il n'y a pas un poil de mélomane dans l'orchestre, et le public, lui, goberait n'importe quoi.

Grimmer suit Thibaud aux terrasses des cafés. Ils s'entendent bien. Il m'a raconté Thibaud, en bras de chemise à la British Taverne, l'étui du violoncelle couché sous la table. Il passait des filles. «J'ai un lit tout prêt, là. Juste un peu étroit.» Sa peau était poisseuse. Il buvait irrégulièrement en parlant de l'orchestre, de la «Titan» quand tout allait si bien. Trop bien. «Tu te souviens ? Maintenant on n'entend plus que la sirène d'alarme.»

Thibaud promène toujours dans son portefeuille des coupures de journaux relatant sa performance dans un club privé. Cinquante-cinq minutes d'improvisation sans escale. Le même soir, il

avait couché avec trois Italiennes. Toutes avaient apprécié.

Il vit sur ses réserves. Le violoncelle dérange rarement son immeuble. Il lui arrive cependant de jouer pour Grimmer des pièces de virtuose.

Tout ce que Thibaud peut inventer de puéril pour dire à demi-mot qu'il aime l'orchestre. Il arrive en retard aux répétitions pour les voir tous de dos, servilement penchés. Puis il s'empare du triangle et frappe les trois coups. Hier, il y a eu une histoire avec Jean-Michel. Thibaud lui reprochait des mines à ses dires faussement inspirées. Jean-Michel fait collection de couteaux. Thibaud, armé de sa seule langue, a eu le dessus.

De plus en plus, les musiciens ont recours à des combines pour vivre mieux. Cela réduit d'autant les heures d'entraînement. Cela fatigue d'autant. On donne des leçons particulières, on anime les soirées des maisons de jeunes.

Je tape des thèses de doctorat. Grimmer fronce les sourcils. «Ces secousses, ces chocs... Tu vas abîmer tes doigts.» J'estime, au contraire, y gagner en souplesse et en force. Pour cent francs, il m'arrive aussi de calculer le thème astral de quelques angoissés. J'invente. Ce sont des plans de romans d'atmosphère, d'arbitraires études de caractère. Mes calculs sont absolument faux. Je fais de tous des écorchés vifs, de toutes des amantes impartiales. Quand le coeur y est, je module. J'y passe des nuits. D'incendies en divorces, d'héritages en maternités, je hisse l'horoscope au rang de mes illusions. Le lendemain, j'abandonne amantes et écorchés. Des personnalités trop marquées me desserviraient. Celles que je concocte sont si effacées qu'elles enchantent.

Je feins toutes mes certitudes. «J'ai foi en l'orchestre.» Je le dis à Grimmer mais il vante des trésors que je hais. Je fuirais la scène si un espoir noué dans mes horoscopes ne me poussait à me ras-

soir docilement. «Une arène sanglante. Déjà, au cinquième rang, on distingue mal mon visage. Qu'est-ce qu'ils regardent tous ? Qu'est-ce qu'ils retiennent de moi ?»

Je ne sais pas où Jourdain a vu la force de caractère qui m'a bombardée premier violon.

Bien sûr, j'ai des amies qui accordent leurs instruments sur des histoires de dettes, de mômes, de rougeoles. Elles font leurs courses pendant la pause. Des têtes crépues de poireaux, des tranches de jambon tiédissent au vestiaire. On établit des records de bouquets ou de lettres d'admirateurs. «Est-ce que mes seins ne ballottent pas dans les vivace ? Ce type au deuxième rang à droite. Regarde, mais regarde.»

Ensuite, elles prennent une voiture à deux ou trois. La marche arrière craque. Je rentre chez moi à pied. Seule.

V

Penchée sur la rampe, je surveille l'escalier de l'immeuble. La porte de mon appartement est déjà verrouillée. Les plaques de médecins, d'agent immobilier, les flèches dorées menant à l'esthéticienne balbutient le reflet des passants. L'ascenseur est monté quatre fois, épaules étrangères contre le verre dépoli. J'écoute les bruits de porte où la vie de l'immeuble se répercute, lointaine et régulière.

Ylan est toujours en retard à mes rendez-vous. Du moins, c'est l'impression que j'ai. Une demi-heure avant, je suis prête. J'ai besoin d'attendre. J'intègre tout document un élément qui devient familier. Je devine une présence que je laisse s'alourdir, peu à peu s'imposer. Si Ylan arrivait sans que j'aie pu m'y préparer, je le dévisagerais comme un inconnu. Il transgresserait mes règles d'hospitalité. C'est difficile de soustraire de son quotidien le signe surprise. Dans mes horoscopes, j'essaie d'y remédier en distillant dans une journée tout l'absolu possible. Mais des heures parfois me prennent en traître.

Semelles crottées, blouson zippé jusqu'au menton, Ylan pousse la porte de l'ascenseur. Je feins de sortir à l'instant et glisse sous le paillason des clés encore chaudes de ma paume crispée.

— Pas de pianiste pour les concertos. Si je dois jouer, Bartok va se retourner dans sa tombe.

Nous dînons dans un Mac Donald's, debout à une table en stratifié blanc. Ylan pianote sur le bord de son assiette. Généralement du Gershwin. Il s'est promis de monter *Porgy and Bess*.

– Je voudrais qu'on m'explique. Est-ce que tu réfléchis à ça ? Qu'est-ce qui arrive à l'orchestre ? Qu'est-ce qui nous arrive ? Ils m'observent tous comme si j'étais en transe, comme si la baguette était illisible. Je n'aurais pas peur de diriger à mains nues.

J'avoue que les pactes noués au premier concert sont rompus. Nous parlons de Frédéric, percussionniste fou de jazz. Sous prétexte qu'il ne dispose pas de tous les instruments nécessaires (il faudrait aussi changer les timbales), il exploite les contretemps. La distance qui le sépare d'Ylan semble le rassurer. Il le caricature. Il fait circuler ses dessins. En révolutionnaire, il soigne sa propagande.

J'ai vécu avec lui. Moins de trois mois. Il cassait les cuillères en bois en tapant sur les murs, trouait les papiers peints. Jamais l'horoscope ne pouvait le saisir. Il naviguait en marge de mon imaginaire. Je ne vivais plus. Pour ses insomnies, il composait des rythmes à même le matelas, variant les timbres du grave à l'aigu. Et même quand il dormait, le tourbillon de ses rêves, la brusquerie de ses sursauts, me laissaient interdites.

– Je sais que je suis ridicule. Je ne leur en impose pas. Pourtant, tu le sais, tu le sais bien, je ne cherche pas à les écraser. Je ne suis pas un dresseur. Tu voudrais que j'assène la mesure avec une canne, que je défonce la scène, que je risque de me blesser. Au pied, comme Lully.

Passé un vendeur de roses. Personne ne l'arrête. J'effleure une corolle dépassant de la corbeille. Je mets dans mon geste tout ce que je peux d'espoir. Ylan ne voit rien.

– Comment cela s’est-il produit ? Vous avez eu de grandes années. Il vaut la peine, cet orchestre. S’il n’était pas peuplé de têtes de mules.

Je le regarde qui fait vaciller son verre, qui le redresse aussitôt.

– Il plaît, cet orchestre. Il a des fidèles, des grenouilles d’opéra. Et pourtant on dirait que personne ne s’étonne, que ça ne préoccupe personne. Vous attendez qu’il sombre. C’est pour vous préparer que vous perdez votre temps dans des jobs idiots ? Le recyclage. La carte de chômage. C’est ce que vous attendez ?

Je suis eurasienne. Mes pommettes, monticules adoucis par une peau très blanche, se moquent du mélange des sangs. Ylan ne sait pas le rite de mon maquillage. Il dit craindre mon rire. Sa barbarie.

– Toi, il te suffit de prendre ton violon, de te tourner légèrement vers eux. On t’écoute. Par paresse ou par habitude, qu’importe. Mais tu ne t’agites pas inutilement, tu ne prêtes pas attention à leur ironie. Moi, un jour, tu te rappelles, j’avais osé ciller ou faire à mon insu ce genre de mouvement qui secoue tout le corps. Ce n’était pourtant pas de ma part du dégoût. Ils ont cessé de jouer. Mes mimiques n’allaient pas. Ma gestuelle était trop abondante. Ma main gauche les heurtait.

Je me souviens de la première fois où Ylan monta chez moi. Depuis sept heures du matin, j’étais rivée à la cuisinière. Il toucha à peine aux plats. Le poisson, les algues, les parfums citronnés lui asséchaient la langue. Sur le bord de l’évier, oublié, un volcan tassé d’épluchures minutieuses, de morceaux de champignons noirs, de grains de riz. Il l’a regardé d’un air écoeuré. Je ne ferai plus jamais de cuisine japonaise.

Depuis la venue d’Ylan, je mets la table pour deux. J’ose parfois retenir un témoin de Jéhovah, un promoteur. Hier, un assureur. Les postiers ne

s'attardent pas, même si je sors une bouteille du buffet rococo.

Le bouchon du Martini a rouillé. L'étiquette du Picon a jauni. La bouteille de saké, porcelaine blanche à fleurs bleues, semble inattaquable.

– Suppose à l'origine une idée qui ne peut être que symphonique et qui ne peut être réalisée que sur ce plan. Crois-tu qu'ils comprendraient que l'oeuvre n'est pas la superposition de leurs jeux personnels ?

Un dernier verre chez moi, histoire de ne pas se quitter sur les guitares effilochées du Mac Donald's.

– Les altos ont des problèmes de groupe. C'est évident. Nadia n'a pas suffisamment de technique. Ce n'est pas l'oeuvre qu'elle joue. Elle tente une performance. Son rival est le voisin le plus proche. Tu imagines la somme de progrès qu'elle ferait si elle se laissait guider ?

Il a investi mon canapé. Pour moi, l'accouder est trop loin. Aucune contenance possible. J'ai mal à l'épaule à cause du violon. L'archet me fatigue le poignet. J'apprends à aimer ces douleurs. Je me prends souvent pour une femme tronc, une Petite Sirène incapable de se servir de ses pieds. Je reste assise. Les cantatrices se déploient. Ylan s'écartèle. Je me replie.

– J'ai beaucoup travaillé pour la cinq. Je me sens prête. Pour les concertos de Bartok, je pense à Gauthier. Il s'est amélioré. Vraiment. Il faudrait que tu ailles le voir. Je crois qu'il n'a pas de contrat en ce moment.

Il me promet de rencontrer Gauthier. Pour demain, il a de l'espoir. Une symphonie. C'est là qu'il respire, qu'il s'épanouit. C'est là qu'il est le maître.

Et le tourbillon à côté de moi sur le canapé continue à remuer, à se soulever.

– J’ai parfois une joie féroce de destruction. Le jour de la démolition, Thibaud m’a avoué qu’il aurait aimé finir là-dedans. Il a suivi une benne à ordures jusqu’à la décharge pour récupérer un fauteuil d’orchestre. Le velours tout déchiré... Il y avait quelque chose dans ces pierres qui nous faisaient tenir debout. Qui nous unissait. Nous unifiait. C’est peut-être le nouveau décor qui ne va pas. Simple-ment.

Que fait-il de ma voix ? J’ai l’âme d’un violon, mes bras sont des archets, mes mots une corde à laquelle il trouvera toujours quelque chose à redire : un défaut dans la tessiture, telle fêlure dans la modulation. Ma voix à l’évidence ne porte pas.

Alors un acte ? Je vais prendre une douche. Il écouterait le bruit de l’eau. Il croira percevoir chaque goutte dans sa glissade sur ma peau. Il attendra qu’elles s’écrasent sur le carrelage comme un parfum trop dense. Il entendra la serviette-éponge épouser le creux de ma taille, la péninsule de mes seins. Puis un entrechoquement de flacons le ramènera à mon visage. Il entendra le séchoir dans ma chevelure raide.

VI

Personne encore n'a parlé. Thibaud conduit en silence, les deux mains serrant si fort le volant qu'elles blanchissent aux phalanges. Je suis sur le siège arrière avec Ylan. Il dit qu'il a oublié la baguette. Thibaud ne propose pas de faire demi-tour. Je n'ai pas envie non plus de revoir la salle. Les gens sont sûrement massés sur les escaliers. J'ai remarqué que le public a toujours de la peine à quitter le lieu où il s'est montré. De petits groupes se formaient quand nous sommes partis. J'aurais pu entendre leur conversation mais je faisais exprès de respirer fort ou d'avaler, de toussoter, pour n'en rien capter. Même se faufiler par la porte de service ne sert à rien. Il y a toujours des curieux, sortis plus vite que les autres, pour chasser l'autographe ou vous inviter à prendre un verre. Ylan marchait très droit, la tête au-dessus des autres pour ne pas respirer dans le même nuage. Quant à Thibaud, il s'est frayé un chemin avec le violoncelle sans craindre les remarques des bousculés.

Créneau devant mon immeuble. Les mêmes chiens errants autour des poubelles. J'ai envie de voir de la lumière chez moi, envie de croire que je n'étais pas à ce concert, que je suis restée sagement entre mes cartes et mes horoscopes.

Ylan a salué bravement pendant que les critiques effilaient leur plume. Notre premier concert, la symphonie de Mahler, les avait tellement surpris. Trêve brutale dans leur acrimonie. Voilà que le vieux Jourdain laissait la place à un jeune chef

prometteur. L'orchestre goûtait à la gloire. Quelques lignes dans ce ton étonnèrent les journaux. Nous savions au moins qu'ils étaient connaisseurs, nos critiques, qu'ils ne s'aventuraient pas les yeux fermés sur le même chemin de haine. Ils réfléchissaient. Ils étaient honnêtes. Leur impartialité les auréolait. Le travail sans surprise qu'ils menaient à bien depuis les débuts de l'orchestre municipal, les petites phrases incisives qu'ils avaient appris à concocter gaillardement, comme tout cela avait dû leur manquer.

Ce soir, ils ont reconnu l'orchestre, leur bon vieil orchestre. Les pages préparées d'avance vont pouvoir servir.

Demain, dans les journaux, c'est Ylan qu'ils prendront d'abord à partie. Direction correcte mais sans souffle, sans âme. Comment cela se fait-il après une «Titan» bouleversante ? Intensité des accents, pureté des phrasés, équilibre entre les pupitres. Comment tout y était. Mais, hier soir, que s'est-il passé ?

L'orchestre sait jouer si merveilleusement. Cela viendrait-il du chef ? Un moment de fatigue, de désillusion ? L'interprétation sait être transparente et vivante. Des musiciens comme Mlle Osaki, M. Thibaud Deprés, nous avaient habitués, oh, peut-être pas à des monuments, mais à une musique plus qu'honnête. Tout est toujours critiquable, n'est-ce pas ? Et puis, c'est notre métier de critiquer dans le détail. Jourdain nous désolait. Sincèrement. Nous avons cru en Grimmer. Le concert d'hier soir, nous en conviendrons, n'est pas le meilleur. Les partis pris n'ont pas plu. Nous ne discutons pas les conceptions de Grimmer sur l'oeuvre de Dvorak. S'il a su imposer Mahler... Mais nous avons cerné, je crois, hier soir, les limites de l'art et de l'intelligence de Grimmer. S'il veut rattraper son public, il serait bon qu'à l'avenir, il se surpasse.

Ylan refuse de prendre l'ascenseur. Ce cube étouffant lui rappelle l'estrade. Il faut dire que Thibaud ne se sépare jamais de son violoncelle et l'idée de se retrouver en cage, pressé contre un instrument qu'il n'a pas su mener, contrarie peut-être Ylan. Il m'en veut sûrement. Il a reproché à Thibaud d'être trop démonstratif au milieu d'un orchestre dont les musiciens sont plutôt renfermés et statiques. Ce n'est pas la faute de Thibaud s'il est à ce point remonté. Il dit toujours à Ylan qu'il lui doit beaucoup pour avoir retrouvé ce que véritablement la musique signifie. Quant à moi, il me reproche d'être exotique. Je ne sais pas ce qu'il entend par ce terme. Il n'a pas voulu insister. Je sais bien qu'il l'a dit par pur souci de perfection. Les démonstrations excessives de Thibaud, mon exotisme, ne le gênent pas beaucoup. Mais les reproches, à qui peut-il les adresser ? Quel musicien daignera l'écouter après que le public et les critiques ont dénigré le chef ?

J'offre du saké. Le jour me semble approprié pour entamer la bouteille. Une soûlerie me paraît fort improbable mais c'est ce que l'on préconise généralement après l'échec. Mes horoscopes sont tous partis à la poubelle. Je m'étais concentrée sur le concert de ce soir et tout me souriait. J'étais dans une phase extraordinaire sur le plan professionnel, des rapports amicaux ou amoureux. Un horoscope exemplaire. Je réalise maintenant que mon jeu, fût-il splendide, ne peut rivaliser avec la quarantaine d'autres jeux autour de moi qui me mangent, qui font vibrer mon air. Soliste, d'accord. Mais premier violon, cela semble aujourd'hui une gageure.

Le saké peut-il agir comme un philtre ? Je ne sais même pas s'il est aphrodisiaque. Sur Thibaud, de toute façon, tous les alcools ont le même effet. Ses yeux brillent, il rigole, il parle comme jamais et puis, tout d'un coup, il s'effondre. Il n'a que de

mauvais souvenirs en tête. Il se met à transpirer de peur. Dans ces moments, son angoisse est contagieuse. Elle remet tout en question. Les compositeurs, les instruments, les critiques...

Je me demande quel pourrait être l'effet du saké sur Ylan. Il le boit par politesse.

Si l'orchestre s'arrêtait là. Il y aurait la longue palabre des contrats à résilier, des indemnisations, des pleurs. Un à un, les musiciens quitteraient la ville pour une autre, plus argentée. On murerait la salle, on défoncerait les planchers pour décourager les clochards. Le soir, je viendrais avec Thibaud pour décorer les murs de graffiti nostalgiques. Puis je m'en irais. Rien d'autre que l'orchestre ne me retient ici. Pas de famille, de maison en pierre, de vigne. Je n'irais pas au Japon. Je n'en connais rien, sinon par les reportages présentant de petites filles prodiges devant leur piano. Ylan est parisien. Lui trouverait une place. Même il se recyclerait. Thibaud traînerait ses guêtres chez d'anciennes amies. Il ne quitterait pas son violoncelle.

Ylan me parle de cet après-midi que nous avons passé à la plage. Nous nous étions assis à l'abri des murs d'une vieille maison. J'aimais le soleil sur les murs blancs. Je savais qu'il me ferait autour des yeux de petites rides à me rendre fière. On ne me donne pas d'âge. Les gens aiment me le dire. J'ai le visage tendu sur les pommettes. Une peau de tambour que je poudre jusqu'à la rendre très blanche.

Ylan et Thibaud débattent des formes musicales. Ils citent des sonates. Où ces mathématiciens de l'oeuvre ne voient que combinatoires et axiomes, science de modulation, je sais des parades nuptiales, des harmonies astrales que mon horoscope a eu un jour la prétention d'asservir.

Je me mêle à la conversation avec mes phrases tout faites de coulisses d'opéra.

Nous répéterons bientôt les concertos de Bartok. Ylan me demande de tenir mes violons. Qu'il n'y ait aucune ambiguïté. Je dois l'aider. Comme disait Jourdain, je saurai les mener.

Ylan pense peut-être que je ne fais pas tout ce que je peux. Que je laisse mes violons aller à leur guise. Pourtant je les écoute. Les progrès de la petite Nadia me ravissent mais le groupe, je ne sais plus ce qu'il représente. Séparément, je les aime tous. Sauf Gilles, soliste raté lui aussi. Que l'ambition devient cruelle quand elle a souffert, qu'elle est meurtrie par le retour de manivelle.

Je flotte. Je n'ai pas le courage de vomir mes propres rêves. Enfant, on me disait égoïste. Indépendante. Calculatrice. On me demande maintenant une totale abnégation. Je dois me fondre dans un tout. Je n'en dois pas dépasser. Je dois puer la médiocrité autant que les autres.

L'éveil, les premiers discours d'Ylan, la répétition que je voyais s'ouvrir sur un monde nouveau se sont empalés sur les piques de la promiscuité. Je me suis crue passionnée. Je me sentais capable d'exaltation. Pour une autre musique. Pour des disques attendus, pour des partitions rares achetées au Marché aux Puces, dont je me régale en sourdine.

La soirée tourne court. Les verres de saké sont vides. La bouteille n'a pas resservi. Thibaud s'est fait à manger. Ylan et moi restons le ventre vide. Pas moyen d'avaler. J'ai un clou dans la gorge.

Thibaud dit que si nous baissions les bras, nous ne sauverons rien. Essayons au moins de limiter les dégâts. Facile à dire. Ylan n'a peut-être plus de courage.

Je parlerai à mes violons. Je leur ferai peur. Ou bien j'inventerai des histoires de primes, d'augmentations. Je dirai à tous que les démarches d'Ylan ont abouti, que la ville organise des festi-

vals, que nous passerons orchestre régional l'année prochaine.

Ils sont partis. En rangeant la bouteille de saké, j'ai fait tomber le violon miniature qui trônait sur le buffet. Il est cassé.

VII

Les femmes de ménage se partagent la scène et la fosse. Les serpillières qu'elles essorent, dont elles habillent un lave-pont, manche crasseux qui rougit les paumes, se déchirent à quelques échardes que le vernis n'a pu noyer. J'ai contourné les seaux avec des précautions de rat d'hôtel. Gauthier, moins discret, a imprimé ses semelles sur une piste humide et tortueuse. Il s'assied au piano.

Nous nous connaissons peu. Gauthier est un vrai pianiste. Je mets de côté la virtuosité, pour comparer son audace à celle, première, d'Ylan. Le même type d'homme qui a si peur de se braquer qu'il s'ouvre à tout pour n'en pas perdre une miette. Qui finalement se laisse posséder. Se garde à droite, se garde à gauche. L'audace n'y suffit pas.

Très concentré, Gauthier étudie la partition. Il frappe ses mains l'une contre l'autre, me fait des signes qui ont peut-être pour seul but l'échauffement.

Les musiciens investissent la salle. On peste contre le parquet ciré. On éternue. On est allergique aux produits ménagers. En quelques minutes, des araignées entraînées ont retissé une toile entre les pieds des chaises. On regarde, avec condescendance, les mollets des femmes de ménage. Je me demande s'il y a une femme qui n'a pas furtivement regardé ses propres jambes, de peur d'y voir, par mimétisme, s'étendre de pareilles lourdeurs.

Je porte toujours des bas. Je ne confie pas mes jambes à une esthéticienne. Les violonistes soignent leur ligne. Il y a dans le titre de musicienne des séductions qui me faisaient rêver, enfant. Qu'un signe distinctif, ne serait-ce qu'un violon, posé sous le menton, peut déployer de charme. Qu'importe alors la façon dont on joue. C'est l'avis des admirateurs et un piège facile mais peu durable.

Fred ourdit un roulement sur la grosse caisse. C'est à peine s'il couvre le brouhaha. D'un timbre insolent de camelot, il annonce le début de la répétition.

Gêné par une invisible sueur, Ylan passe souvent le poignet sur son front. Les instructions données la veille (lire entièrement l'oeuvre, effectuer un débroussaillage préalable) n'ont pas été suivies. Les cuivres déchiffrent leur partition en hâte.

Après l'accord des instruments, mes violons sont les seuls à répéter l'allegro moderato. Les autres lèvent les yeux au ciel. Des amoureux de fraîche date échangent d'imperceptibles signaux.

Tout cela ne semble pas inquiéter Gauthier. Je me fais peut-être un monde de l'atmosphère banale d'un orchestre minable. Je me suis toujours fait un monde de tout. Par ignorance, par insuffisance de préparation. Aussi parce que je ne regarde pas assez autour de moi. Il suffit par exemple que je surprenne un geste d'embarras, de dédain, pour être persuadée que cela s'adresse à moi ou à Ylan. Ai-je voulu dominer l'orchestre, moi aussi ? N'ai-je pas rêvé après la phrase fatidique de Jourdain que je devenais détentrice d'un pouvoir ?

C'est mon royaume qui se délite. Et il tombe sur moi. Des éclats me blessent. Souffrance presque physique. Les images seraient nombreuses et toutes semblables à la démolition de la salle de spectacle.

Mon milieu, mon domaine s'émiettent.

Ylan s'est mis en tête de prévenir Gauthier. Des phrases du genre : «Ils jouent aux petits soldats.» Mais Gauthier ne s'en soucie pas. Assis devant un piano, il fait fi de tous les contacts salissants. On l'entendra, lui, de toute façon. Que l'orchestre lui serve de faire-valoir. Qu'on vienne dire après : «Quelle honte pour ce pianiste si talentueux de n'être entouré que de vauriens.»

Gauthier secoue la tête à plusieurs reprises d'un air de dire que tout ira bien, qu'Ylan se fait des idées.

– Tu ne connais pas encore assez bien ton orchestre. Ça expliquerait tout. Bien sûr, tu ne serais pas excusé pour autant. Mais que veux-tu qu'il arrive ? Tu verras qu'ils se surpasseront. On ne peut impunément se laisser régir par une inimitié. Qu'ils te poussent à l'échec et c'est leur carrière qui en pâtirait.

– Ils n'ont pas peur du scandale.

On entame le premier mouvement. Ylan se laisse porter par le jeu de Gauthier. Il voudrait réfréner des nuances qu'il sait innombrables. Ne pas en demander trop d'un coup mais, progressivement, gagner l'envoûtement, le déplacement du jeu vers le dépaysement. Plus de complaisamment populaire. De la recherche. De l'émotion plus impalpable que les larmes ou le frisson. Il culmine. Il trône sur un mirador. Rien ne peut lui échapper.

Les percussionnistes en veulent aujourd'hui. Fred est attentif aux accords de Gauthier qui font bloc. Le regard de Thibaud, plutôt confiant, décharge en moi l'assurance de sa solidarité.

Il me semble que j'exagère l'admiration portée à Ylan au moment où les cordes se taisent, où je peux l'observer. La passion s'est régénérée dans son bras gauche.

Il se contente de petite remarques. Toutes fondées. On se corrige sans soupirs lassés.

Ce qu'Ylan aujourd'hui admire dans l'orchestre, c'est que ce lui-même a rêvé. Une première répétition déroulée comme l'oeuvre, avec les mêmes changements de tempo. Les comportements valsant sous la baguette.

Il remarque qu'ils sont plus près les uns des autres. Ce pourrait être une illusion d'optique, une hallucination. Presque coude à coude, ils partagent la même chaleur. Les auras s'interpénètrent. À leur intersection, la musique est plus dense.

Sans doute la présence de Gauthier y est pour quelque chose. Un instrumentiste sûr de lui, proclamant, note après note, son indépendance. L'orchestre, timidement, lui offre son appui. En retour, il se dissimule. La masse du piano étend sur lui son ombre.

On a omis la morgue et le désordre habituels. Pas de vêtements traînant sur les chaises comme des mues. Malgré l'étroitesse du vestiaire, on a entassé les habits. Tout a commencé par une communion textile.

Dehors il gèle et la salle est chaude sans débauche de radiateurs. Ma perception bascule. Tous les angles sont courbes. La chaleur amollit les imperfections. Je m'y laisse prendre. Elle a la forme d'allegro moderato. Cette fois, plus d'interruptions, plus de paresse, d'inconscience, de puérilité. Gauthier nous entraîne. Ylan nous a laissés libres de choisir.

J'essaie de croiser son regard, mais il le porte si loin derrière moi que mon rayonnement est trop pauvre pour changer sa trajectoire. Sa bouche me dit qu'il n'en revient pas. Un accident ? Une soudaine maladie ? Un miracle ? Il est désorienté. Il y a des orchestres irréguliers comme des crues ou des amants, mais pas à ce point de contraste entre bassesse et perfection.

Dépendons-nous des jours ? Je n'ai jamais osé faire l'horoscope de l'orchestre tout entier. J'aurais

appris peut-être l'influence des astres sur le bois et le métal. Si la lune dispense des ondes propres à brouiller. Si, à l'inverse, Mercure ou Jupiter dénouent l'écheveau.

L'orchestre suit peut-être, muscle colossal, les ordres d'un cerveau. S'il avait cette hypersensibilité capable de déceler au tréfonds d'Ylan les faiblesses et les enthousiasmes.

Je ne serai plus avide. Je penserai l'orchestre au jour le jour. Chaque minute gagnée sera une récompense. Pour l'instant, je laisse la baguette tisser entre les êtres des cordes autrement résonantes. Elle les soulève de terre. Elle les manipule.

VIII

Deux répétitions sont passées et le havre de paix est devenu coupe-gorge.

Les violons ruent comme des chevaux de frise. Il faut calmer les hautbois. Les clarinettes se crêpent le chignon. Les trompettes ne se parlent plus.

Un enfant caractériel secouant tout son petit monde de poupées dans une maison de carton-pâte ne mettrait pas plus d'ardeur à ce désordre. Ça m'amuse douloureusement. Un orchestre immature. Des hommes et des femmes masqués. Un jour oui, un jour non. Et la partition pourtant ne change pas. Aucun génie malicieux n'a falsifié les dièses. Je suis prise d'un fou rire. Celui que le désespoir engendre, à mi-chemin entre la toux et les larmes. C'est la foire d'empoigne. Ils se sont tous donné le mot. Ce n'est pas possible autrement. Est-ce que le printemps les agite ?

Les pages se tournent bruyamment. Des dé clics rouillés partent des pupitres. On lèche son pouce pour mieux saisir la page et voilà qu'elle s'y colle, qu'on ne peut plus s'en défaire. Le voisin sourit. Il a pu faire une farce et enduire les feuillets de gomme arabique.

Il m'est arrivé d'être ainsi le dindon d'une farce de potache. Sur mon siège, chewing-gum gris de vieillesse. Vaseline sur les clés des violons. Instruments cachés. Dessins humoristiques en marge des partitions. C'était gentil, attentionné. La farce était le prétexte d'une conversation ou d'une invitation. On se connaissait. On s'appelait par nos prénoms. On s'interpellait d'un rang à l'autre sans

déranger, la minute d'après, le début de la répétition.

Je retrouve les bons souvenirs. Un biographe, assis en tailleur derrière le chef, aurait dû restituer les unes après les autres, dans un épais catalogue, toutes les répétitions, tous les concerts. Je le parcourrais sans nostalgie. Un autre sentiment s'imposerait. Le deuil.

Porte-t-on le deuil d'un orchestre comme on le fait d'un rêve ?

Le spectre qui s'agite de tous ses membres n'est qu'une pâle copie de l'être auparavant aimé. Le mort à présent me tourmente, chaque fois que j'essaie de retrouver en lui les attitudes familières.

D'un spectre, on n'obtient rien. Il se déforme au gré d'obscures forces. Malice de gnome. Méchanceté de troll. Il existe peut-être des cimetières où vont s'enterrer les instrumentistes. Leurs feux follets vont de musique en musique jusqu'à ce qu'ils trouvent à se loger.

J'ai appris le violon avec tant de facilité que mon professeur m'a demandé si je n'avais pas auparavant suivi des cours chez quelqu'un d'autre. Je répondis que non, sans oser prétendre à une possible réincarnation.

Me voilà réduite à des hypothèses de mystique. Tenter de cerner l'orchestre serait tenter de cerner l'absolu. La force qu'adorait ma mère. Les multiples formes vénérées par mon père.

Les coudes qui se frôlaient avec indulgence à présent se heurtent. On n'est plus chair contre chair, on a croisé les armes. La salle a dû rapetisser, à moins que les corps n'aient gonflé de haine. On ne peut mettre un pied devant l'autre sans bousculer son voisin ou renverser son instrument. On ne peut s'étirer de peur de mettre le coude dans l'oeil de quelqu'un. La promiscuité s'est exagérée. Le plafond est bas, l'atmosphère étouffante. Les au-

ras, ne pouvant s'épanouir, ont regagné le bas-fonds du ça.

Autrefois j'en voulais au public pour sa sauvagerie de scrutateur. Je craignais les éclats que renvoient les jumelles de spectacle. Quelle partie de mon corps allait-on regarder ? Comment pourrais-je la dissimuler à l'indiscrétion ? Parfois, le sentiment d'être épiée me faisait froncer les sourcils au milieu d'un concert. Je me sentais la victime d'un voyeurisme autorisé.

C'était si peu de chose. L'orchestre aujourd'hui ne se contente pas de me lorgner effrontément. Je suis une part de son corps. Je m'y suis greffée. Il peut regarder au-dedans de moi jusqu'aux gouffres intimes. C'est la loi du groupe. Et, lorsqu'il se défait, on se donne au supplice de la roue.

Jean-Michel croit imiter Gauthier en fermant les yeux d'un air ridiculement béat. Il brandit sa trompette et l'embouche avec des pitreries. Il gesticule. Il se balance d'avant en arrière. Il s'affale. Son talon a dérapé. Sa trompette a ripé sur ses dents et entamé la lèvre supérieure. La bouche en sang, il sort.

Ylan le regarde zigzaguer entre les chaises, la main devant la bouche comme après une faute. Il n'interrompra pas la répétition. La pause de tout à l'heure n'avait que trop duré.

Sa main droite accélère. Il espère recréer la concentration dans l'obligatoire vivacité des doigts. Les cuivres décrochent les premiers. Je pousse les violons à terminer la page.

Gauthier, lui, s'agite. Des interruptions de plus en plus longues pour expliquer un passage, somme toute facile, le contrariaient déjà. Maintenant la sortie d'un musicien et toute l'agitation que cela entraîne. Qu'il se soit blessé est un événement dans un tel endroit. Le sang dans la musique n'a pas droit de cité. Il se dit qu'Ylan avait raison. L'or-

chestre, il le connaît. Une bande de farfelus. Les violons, tout de même, se tiennent bien.

Ylan n'est pas sournois. Sa franchise au contraire a quelque chose de vigoureux, de vivant. Il ne cachera pas à Gauthier le spectacle de sa honte.

Ylan est hors du commun, un chef que personne n'ose suivre par peur de réussir. N'importe qui à sa place aurait donné sa démission. Un chef n'est pas un garde-chiourme ni un pion.

C'est vrai qu'il faut du courage pour le suivre. Il faut dompter l'effroi de se laisser fanatiser, la peur de voir la musique comme les arcanes d'une religion. D'y laisser sa peau. D'en crever.

Quel risque à courir. Non, vraiment, ils refuseront ce discours. Cela n'existe pas. Ylan a parlé comme un prophète. Il les a appelés à lui, dans sa voie. Mais quelle tranquillité reste-t-il à goûter quand la passion a pris possession de vous ? Ils voient bien l'effet de cette peste sur Thibaud. Ils veulent rester intacts. La musique ne les aura pas. Ylan les mène en bateau.

Le combat s'est rouvert en eux. Suivre Ylan ou pesamment compter les heures qui restent d'existence ? Ils ne savent plus. Ils sont passé par tant d'états. Ils ont découvert des extrêmes, des bornes qu'ils ignoraient.

Pourtant ils restent moyens, d'éternels moyens. Déjà, au Conservatoire, ils piétinaient dans le troupeau de ceux qui n'ont de repère qu'un indéfinissable milieu.

Ylan me dira ce soir qu'on le prend pour un tortionnaire. Il n'y avait jamais eu de sang sur cette scène-là. Jean-Michel va l'accuser d'avoir rendu coupante l'embouchure de sa trompette. Son impuissance va se retourner contre lui.

Ils l'ont déjà dépouillé. Ils vont le marquer comme un boeuf. Des archets incandescents le grilleront. Des cuivres fondus couleront dans son dos où se creuseront des rigoles. Les baïonnettes

des contrebasses l'étriperont. Les cordes l'étrangleront. Ils jetteront ses mains dans l'abîme d'un trombone. Ils enfouiront sa tête dans un tuba.

Au retour de Jean-Michel, Ylan rajuste sa chemise arrachée à la ceinture par d'amples mouvements de bras. Il se sait observé. Pour égayer le tremblement de ses mains, il joue avec la baguette. Le reste de son corps est cloué sur place. Les mots ambition ou courage ou encore volonté, parce qu'ils ne trouvent pas d'écho, le laissent ignorant de leur signification. Il se voit contagieux, lui-même atteint de notre maladie criminelle. Il compte les rangs qu'elle a vidés. Il espère les castes qu'elle a épargnées. C'est vers moi qu'il se tourne. J'ai entraîné mes violons dans une discussion sur la fin du deuxième mouvement. Mon index matérialise les points importants. Je suis à l'oeuvre comme si de rien n'était et il a un sourire de remerciement.

Pour être charitable, je m'assieds sur le dossier de Jean-Michel. Heureux de faire entendre une voix que l'enflure des lèvres étouffe et rend pitoyable, il m'invite à me pencher sur son sort. En maquignon, je lui regarde les dents et affirme que ce ne sera rien.

IX

Gauthier me confie son malaise. Tout à l'heure, les touches du piano le brûlaient. D'abord les noires qu'il s'attendait à voir s'éclairer et rougir. Puis les autres, chauffées à blanc. L'orchestre amplifiait le crépitement de sa chair sur ce gril. La musique détournait le jeu de ses doigts. Il sentait que quelqu'un faussait tout, délibérément. La silhouette d'Ylan, pourtant, était irréprochable. Son profil ne l'avait pas alarmé. Et soudain cette tricherie intense à l'en brûler, à l'incommoder.

Gauthier ne peut plus jouer avec nous. Il estime le coup qu'il portera à Ylan, pressent l'estocade. L'écharpe désinvolte au col de sa veste l'étrangle. Il ne va pas ruiner sa carrière avec un orchestre de cinquième zone. Il me le dit modestement. Il a du talent, Gauthier. Il a l'oeil luisant. Il est satisfait de ses cinq heures de piano par jour. Il a joué à Paris, à Lille. Pas encore à Vienne, ni à Berlin, ni à Chicago. C'est un soliste, il ne tient qu'à lui de faire de grandes choses. C'est un brave jeune homme. Il ne voudrait pas qu'on le croie guidé par l'ambition. Son refus n'est pas celui d'un orgueilleux. Moi, jouer avec cette vermine. Non, il est honnête. Il a le respect des valeurs. Le respect de sa valeur. Il parlera à Ylan. Il osera lui avouer.

Mais Gauthier est tout jeune. Ylan lui en impose. Il est le chef, il a peut-être le bras long et des amis dans tous les grands orchestres.

Ça lui fait de la peine pour moi aussi. Qu'une fille si douée marche avec des moins que rien. Qu'une musicienne si sûre d'elle se fasse manger

sur la tête par des amateurs. Et si on pensait à un projet de petit orchestre avec des tournées un peu partout ? Piano, violon, tous les deux on jouerait de petits morceaux. Ça nous roderait.

Mais je suis bien trop enfermée entre la salle et les concerts pour que ce projet puisse voir le jour. Seule ou rien. À l'heure qu'il est, je serais encore une jeune soliste.

– Voilà, le numéro est achevé. Que penses-tu de cette performance ? Impayable, non ?

Ylan est énervé. Ses mots accrochent. Il est blanc de colère retenue. Son nez s'est pincé. Il me fait peur. Il pourrait briser n'importe qui.

Gauthier ne sait que répondre. Il voudrait éliminer les phrases trop directes ou contaminées par l'argot. Il se rabat sur une neutralité évasive.

– Ça aurait pu être pas mal, mais ça ne prouve rien.

Il a desserré un peu son écharpe.

Ylan s'attendait à ce qu'il l'incrimine. Accusé, peut-être se serait-il défendu. Mais là, impossible de s'échapper. C'est le résultat de sa faiblesse. On ne lui a jamais reproché de se conduire mal, de piétiner les susceptibilités.

Il y a des chefs qui marcheraient sur leur orchestre. D'autres qui l'aiment tellement que la moindre de leurs volontés secrètes s'exauce naturellement. Ylan fait défiler les biographies de bons chefs. L'absolutisme de certains. Le despotisme que leur bonne foi éclaire. Le chef remet l'homme en question et l'homme, Ylan, ne se souvient pas d'un jour qui n'ait été tout entier dévolu à la musique. Les stages auprès des grands, les remplacements. Le mardi où il décrocha la palme : la direction de cet orchestre.

Il était officier. On lui fournissait un bataillon pour faire ses preuves.

Je me bats contre qui ? Mon armée s'est retournée contre moi et surestime mes forces.

– Ecoutez, Grimmer. Vraiment, je ne peux pas continuer à jouer ici.

Gauthier est lancé. Il cache sa rougeur sous une main feignant de le protéger des spots. Évidemment, il ne peut pas risquer de se nuire en se prêtant à des pantalonnades. Il est désolé, même navré, inconsolable. Bartok, les deux concertos, c'est fini pour cette fois. Mais une symphonie, ça se met sur pied en un mois. Il estime Grimmer. Ce n'est pas la direction qui le gêne, surtout qu'il se fasse bien comprendre. Mais c'est ce guêpier, ces manœuvriers.

Il est déçu aussi pour lui-même. Bartok, il ne l'a jamais joué sur scène. Ça aurait pu être très bien, très moderne.

Ylan arpente la salle. Un coup d'oeil à Thibaud qui écoute, les poings crispés, le monologue de Gauthier. Thibaud ne comprend pas. Les deux concerts à ce jour ont été honorables. Le second manquait d'âme et les critiques se sont jetés sur ce trou béant mais le public a apprécié. Ça compte, après tout.

Et c'est toujours pareil. La même litanie. Le cercle vicieux. Nous tournons en rond. Creux de la vague, crête et à nouveau creux. Mes horoscopes suivaient la même découpe. Et la lune induit bien le mouvement des marées. L'orchestre monte et puis redescend. Les certitudes d'un jour ne s'avèrent plus le lendemain. Nous avons hérité de tous les instables de la création.

Le refus de Gauthier vient nous sortir de la grisaille. Enfin un élément nouveau.

Gauthier a des idées en matière de dynamique de groupe. Il le expose avec sûreté comme une recette pharmaceutique contre les chamailleries. Ylan écoute gravement. Je lis dans son regard qu'il pense : «De quoi je me mêle ?» De la dynamique de groupe. Inutile, si la musique sert de liant. Mais Gauthier s'ingénie à lui mettre dans la tête de

grandes manifestations d'autorité. Qu'il les prenne tous par surprise. Qu'il leur envoie une tripotée, à la fin. Des mots qui portent. Et qu'il ne soigne surtout pas son vocabulaire. Qu'il montre sa face cachée. Finalement, la dynamique de groupe et la bienveillance à tout crin, ça a du bon mais essayez donc la force.

Il a au moins un adepte, le jeune Gauthier. C'est Thibaud, qui n'attend que l'heure des règlements de comptes. Il faut taper dans le tas. Finies la force d'inertie, la résistance passive. Au contraire, envoyer des uppercuts. Le retour aux punitions corporelles. Il faut rendre sa justice et faire consommer les peines jusqu'à la lie.

Après-demain, quand ils seront tous là pour la répétition. Sûrement la quatre de Beethoven, c'est là qu'il faudra prendre les choses en main. Et ne plus les laisser filer. Les secouer comme des pruniers. Être intransigeant. Les menacer.

Ylan me raccompagne. Il peut aussi tristement que le jour où je l'ai vu pour la première fois. Des voitures nous aspergent. Nous n'y prêtons pas attention. Je prenais si grand soin de ma toilette quand nous sortions. Je dénichais dans ma garde-robe des vêtements qu'il ne me connaissait pas. Je changeais les couleurs de mon maquillage. Mais Ylan ne m'a jamais regardée. Il est à mes côtés sans chercher plus loin, sans fouiller de la prunelle des sentiments que je promène à fleur de peau.

Encore une chose qui n'a pas bougé. Aucune surprise. Aucun événement. Même pas un geste que j'aurais pu interpréter comme une faveur ou un simulacre d'amour. Pas un mouvement équivoque quand nous sommes assis face à face. Pas un mot qui échappe et voudrait dire plus. Ça ne vient pas de moi. Je suis bien trop attentive à ces petits défauts.

L'orchestre va de pics en abysses et Ylan suit le cours de sa linéarité. Intensifier la discipline,

comme le conseille Thibaud, ne lui ressemble pas. Où est Mr. Hyde en Ylan ?

Il ne se passe rien. Je m'ennuie. Le temps s'est pris. J'ai des grilles autour de moi. Comment vivent les musiciens ? Que font-ils en rentrant chez eux ? Et moi, qu'est-ce que j'ai à faire ?

Je pourrais écrire une petite chronique de l'orchestre. En devenir la concierge, la dame pipi. M'occuper des petits boutons, des maux de tête, du stress, des névroses. Noter chaque jour les changements de coiffure, de voiture.

Je marche en suivant le bord du trottoir. Je me laisse porter. Ylan règle son chemin sur le mien et nous avançons, parallèles parfaites. Nous ne nous rencontrerons jamais. Aucune plaque d'égout, aucune flaque ne fera varier son trajet. Il ne me marchera pas sur les pieds, ne me bousculera pas. Il ne s'excusera pas de m'avoir bousculée.

Il me laisse à la porte de l'immeuble. Il attend que je monte et fasse clignoter trois fois l'ampoule du salon pour dire que tout va bien, que je suis bien rentrée. Il a repris, par galanterie, un rite créé par Thibaud, anxieux de ma qualité de femme seule.

Il s'en va. Il ne remonte pas le col de sa veste comme dans les films américains. Je ne vois plus que sa tête ondulant au-dessus des voitures garées. Demain, je ne mettrai pas la table pour deux.

X

La quatre, Ylan ne la craint pas. Ce fut sa première direction d'orchestre. Le monstre vaincu, ne serait-ce qu'une fois, s'il reparaît, montre en filigrane ses points faibles. La carapace que l'on croyait inattaquable s'écaille comme du vernis, la patine des ans sur l'oeuvre.

Les musiciens ont levé les bras au ciel à l'annonce de la quatre. Ils la connaissent par coeur. Ils ont imprimé dans la mémoire de leurs doigts les millimètres à parcourir sur le manche des instruments, dans la mémoire de leurs poumons les litres d'air à déverser aux embouchures des cuivres.

Non, rien de motivant pour ceux que l'ennui écrase.

Des groupes nonchalants font résonner les marches. On traînasse. On vient par habitude. Des mains molles déballent les instruments.

Ylan m'a raconté ce matin des salles de concert vastes comme des églises avec des musiciens ployant à l'arrivée du chef. Il a reçu la communion du meilleur synchronisme. Des hommes étonnants, chœur d'amour-propre, inspiré. Et le chef savourant leur application avant même la première mesure.

Il me voit comme ça. Évidemment, ça ne veut rien dire. Il a beaucoup d'amitié pour moi. Jamais je ne lui ai dit mon rêve de soliste. Thibaud a gardé le secret. Ylan trouve que je suis bien à ma place, que je suis faite pour l'orchestre.

Ce matin, il n'avait plus d'illusions. Nous avons bu un café au comptoir. Il n'a été à aucun moment question de l'orchestre. Nous avons passé en revue les sujets banals. Je ne savais que dire. Chez moi, ni journaux ni télévision. Je n'ai pas vue sur le monde. Je croyais en avoir un à moi, à huit cent mètres de là, dans un édifice pompeusement baptisé Opéra.

Il n'a pas de voiture. Il ne veut pas passer le permis. Nous avons ce point commun. Il n'aime pas la cuisine japonaise mais il trouve que je la fais bien. Thibaud lui convient. Il n'a pas d'avenir à cause de son sale caractère.

Et puis Ylan a encore parlé d'un frère qu'il a au Togo, de ses chiens.

Il a bu son café froid.

Racléments de gorge, étouffements. Les musiciens sont prêts. Ylan prend sa baguette. Il inspire, il attaque.

Silence.

L'immobilité fait place à la stupeur. Les archets sont vierges. Personne n'a joué.

Je regarde Thibaud. Je suis affolée. Qu'est-ce qui nous a retenus ? Qui est fautif ? Ce silence stupide. Ylan retenant son envolée. Cette fois, l'affront est à son comble et je suis coupable comme les autres. Comme Thibaud. Ylan ne se tourne pas vers moi comme d'ordinaire quand quelque chose lui déplaît pour que je me gendarme. Par mépris, il se tait. Il se laisse charrier par le vulgaire des regards. Il patauge dans la haine. Sa baguette ne séparera pas des serpents.

Ce n'était pas prémédité. Il aurait fallu que l'orchestre soit uni. Et puis, on m'aurait avertie. Cela semble impossible. Pas de mauvaise farce. Pas de complot. Pas de musiciens en cagoule réunis dans une cave pour conspirer contre le chef.

J'essaie de revenir en arrière. Qu'est-ce qui m'a retenue ? Et cet ensemble parfait... Mais oui,

voilà l'union de l'orchestre, la seule union possible.
Dans le silence.

Ylan aura réussi. Il aura maté l'orchestre. Il nous a réunis en un point, dans une harmonie que l'on dit pourtant divine. Nous avons joué le silence. Nous l'avons perçu. Ylan nous y a poussés. La seule victoire permise.

C'est ce vers quoi nous tendions depuis toujours. Je voyais l'horreur d'une débâcle, une assourdissante cacophonie, à faire fuir. Des grimaces bruyantes, des toux, des fous rires, des applaudissements arythmiques et déplacés. Les hurlements d'un orchestre en friche avec, çà et là, des germes épineux, des fosses, des pals. Un enfer de sons disgracieux. Un cerbère aboyant, aux têtes innombrables, aux imprévisibles humeurs.

Hier, avant-hier, c'était le mutisme. On se fermait à la révélation. On la brouillait dans notre tapage.

Il y a eu un silence avant la création. Toute création s'enveloppe de silence. J'ai participé à la cérémonie du silence.

Et mon rêve de soliste, pour la première fois, s'est tu.
